

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Max PULMANN

La mort de Topsy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 190-194

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Conte pour Marie-Antoinette

La mort de Topsy

Lorsque M. Moïse Wertenschlag mourut, sa femme, Rosalie, née Goldenberg faillit perdre la tête de désespoir. Elle eut cependant assez de présence d'esprit pour communiquer aux journaux l'avis suivant :

Madame Rosalie Wertenschlag, née Goldenberg, annonce à son honorable clientèle la perte irréparable qu'elle vient de subir en la personne de son époux

MOÏSE WERTENSCHLAG

Négociant

Fondateur de la maison « Au Grand Trottoir ».

Bien que frappée dans ses affections les plus légitimes, elle continuera, comme par le passé, à vendre des complets pour hommes et jeunes gens, aux prix les plus bas. Dès à présent, on peut admirer en vitrine, (le magasin étant fermé pour cause de deuil), un magnifique assortiment de robes, toutes nuances, en tussor, en crêpe georgette ou satin, pour le prix défiant toute concurrence de fr. 95,95.

Pour la maison du « Grand-Trottoir » :

Rosalie Wertenschlag-Goldenberg

et ses enfants Elsa et Sidrac.

Après trois jours de larmes et de soupirs, elle quitta le divan où elle recevait les hommages de la colonie juive, elle descendit au « Grand Trottoir », un demi-mètre à la main, pour donner ses ordres, et le personnel comprit que le commerce ne baisserait pas entre de telles mains

A table, la chaise de Moïse restait libre. On entretenait son souvenir comme une plante d'appartement et quand à six heures, dans le salon bric-à-brac où s'entassaient des meubles de passage, des étoffes, des cadres et des armes dont le métal à cette heure grise luisait, Rosa Luxembourg, Sarah Picard, Emma Blumenstein, Ida Nordmann et Jeanne Dreifuss parlaient encore avec cette « bonne » Rosalie de ce « bon » Moïse.

— Femme, me disait-il parfois, tu es au travail sans répit. Prends donc un peu de repos !

Cinq voix gutturales trouvaient ce souci adorable. On rappelait, en buvant du thé, les temps héroïques de sa jeunesse où il « faisait » le cheval. Hélas ! les autos ruinèrent les plus belles espérances et l'on répétait encore, au sortir de la synagogue, cette parole mémorable de Rosalie Wertenschlag à ses amies :

— Ah ! mes chères, le cheval ne « va » plus ; nous serons obligés de « faire » un peu la vache !

Le cheval étant la plus noble conquête de l'homme, le commerce de la vache a quelque chose de moins aristocratique. La fièvre aphteuse compromit encore les affaires de Moïse. Ses compagnons de marché l'engagèrent vivement à « faire » le chien. Il ne put se résigner à une nouvelle déchéance et c'est alors qu'il inaugura le « Grand Trottoir » où les chrétiennes se fournissaient pour les bals du monde de toilettes légères.

Un jour que Rosalie Wertenschlag visitait une exposition canine, elle sentit obscurément qu'elle pourrait sublimiser sa piété conjugale. Le meuble ne fixe pas comme l'animal le cœur de l'homme. Les caisses automatiques, sans doute, avec leurs rires d'argent quand elles s'ouvrent et leurs grincements de dents lorsqu'elles se ferment troublaient son âme délicieusement. Mais sa main dont les bagues à pierres brillaient dans la toison des caniches cueillait des caresses chaudes et fortes en odeur.

Elsa et Sidrac poussèrent un cri. La mère les rejoignit.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu vois !

Appuyée d'une main sur son ombrelle, de l'autre elle calmait sa poitrine obèse.

— Moïse !

Un bouledogue d'un certain âge grognait comme un vieillard en enfance.

A tous trois qui croyaient à la métempsychose, ce chien parut une réincarnation du cher défunt : même profil, mêmes yeux clignotants, et, sur le nez retroussé, la marque du lorgnon.

Ils versèrent quelques larmes en silence. Mais avant d'aborder le maître du chien, Rosalie et sa fille effacèrent

avec un nuage de poudre les traces de leur attendrissement.

Il leur semblait qu'acheter ce chien serait un sacrilège et une dépense superflue.

Ne leur appartenait-il pas ? N'était-il pas né à la mort de Moïse ?

M. Verdanchet, le propriétaire, ne voulut rien entendre et Moïse Wertenschlag, dit Topsy, fut payé comptant, 19 francs 95, sans escompte. Rosalie Wertenschlag qui depuis sept ans portait le noir se mit en clair dès le lendemain.

Au cours d'un souper où l'on mangea des selles d'agneau et aussi un peu de porc, le bœuf ayant manqué, Mme Wertenschlag présenta Topsy à ses convives. On s'exclama :

— Rosalie ! quel bonheur ! c'est l'ombre de Moïse !

Le bouledogue ronronnait à la place d'honneur et de sa langue paresseuse il essayait son assiette.

Il dormit sur une peau de lapin, au pied du lit de sa nouvelle maîtresse. Pour la saison froide, Elsa lui tricota une couverture de laine rose. Quand Mme Wertenschlag inspectait les comptoirs, le « patron » trop gras tanguait à ses côtés et si elle jetait au passage :

— Justine ! servez donc cette cliente, le chien approuvait en grondant.

Aussi, le plus sûr moyen de capter les bonnes grâces de Rosalie consistait à gaver Topsy de friandises.

Ce régime ne lui profita guère. Le temps compte aussi pour les chiens. Il eut des troubles d'estomac qui inquiétèrent les meilleurs médecins de la ville, durant lesquels, hale-tant, la tête entre les pattes, il semblait appeler la mort. Rosalie ne quittait pas son chevet. Un rhumatisme articulaire immobilisa son arrière-train qu'il charriait comme une remorque.

La bonne chère au lieu de remédier à son état lui donna de l'asthme. Mme Wertenschlag consulta le Professeur Guggenheim, spécialiste en la matière. Après huit jours d'observation dans la clinique du praticien, l'homme de science conseilla un changement d'air. Madame Wertenschlag que les veilles avaient épuisée, choisit au bord du lac une campagne verdoyante.

Topsy soufflait au soleil et quand Rosalie lui tendait un sucre, il faisait :

— Non ! de la tête et rachetait ce refus par un regard pitoiable.

Une nuit, Rosalie que le rôle du bouledogue ne berçait plus s'éveilla. Le chien gisait inanimé. En un instant toute la maison fut sur pied. On manda le médecin de famille par téléphone et durant deux heures on pratiqua la respiration artificielle.

Le médecin haussa les épaules et, le visage tragique, laissa tomber ces mots :

— Il en reviendra, mais c'est une question de mois. Il ajouta timidement :

— Mieux vaudrait l'achever d'une piqûre sans douleur !

Mme Wertenschlag fit :

— Oh ! et se laissa tomber sur un fauteuil qu'elle avait placé là, en cas d'évanouissement.

Topsy ouvrit les yeux et renifla. Le danger étant écarté, Rosalie revint à elle.

— Non, docteur, il mourra de sa belle mort !

Comme la route cantonale traversait la propriété et que Topsy se traînait souvent en ces parages dangereux, la famille fit placer une affiche voyante et lumineuse :

ATTENTION ! ALLURE MODEREE !

Chien malade.

— Nous ne souhaitons qu'une chose, confiait Mme Wertenschlag à ses connaissances réunies pour la soutenir en ses épreuves, c'est qu'une auto ne l'écrase pas. Si pareil malheur lui arrivait j'en mourrais de chagrin.

Les aigrettes plantées sur les chapeaux des dames tremblaient à cette menace.

— Le ciel vous entende, ma chère Rosalie, gloussait le chœur des matrones.

Les petites causes ont quelquefois de grands effets. Durant une semaine, Mme Wertenschlag fut très absorbée par ses confitures aux abricots. Topsy, à qui le grand air profitait, paraissait revivre. Il faisait le tour du propriétaire et sa maîtresse rajeunie le surveillait du coin de l'œil.

La route, ce matin-là, était blanche et chaude et douce. Topsy observa la gauche et la droite : la place était libre

et il s'y étendit tout du long. A son ventre perclus, la poussière calcinée faisait office de cataplasme. Il s'endormit et rêva de sa jeunesse et de l'étrange fortune qui lui était survenue dans ses vieux jours.

Il ne vit pas un petit nuage s'élever, gagner du terrain, le surprendre. Deux roues silencieuses lui cassèrent les reins sans le blesser.

La grosse Talbot ralentit un peu ; une jeune femme se pencha :

— Le cabot en a pris pour son rhume, filons ! dit-elle vers l'intérieur.

Topsy voulut aboyer et ses mâchoires impuissantes firent :

— Clac ! Clac !

Il lui restait assez de vie encore pour comprendre que l'endroit manquait de confort ; il rampa jusqu'au bord de la route, ne put se tenir en équilibre sur l'étroite bande de gazon et roula sur le talus.

Dans l'herbe moelleuse, deux frissons le secouèrent de la queue à la tête, ses courtes jambes s'agitèrent frénétiquement et il mourut les dents serrées.

A l'heure du repas, quand Rosalie s'aperçut de son absence, elle organisa une battue générale. D'instinct, elle se dirigea vers la route, encore qu'elle n'eût entendu aucun bruit suspect de ce côté-là. Rien ! Elle poussa ses recherches plus loin, suivit des traces. Il fallait donc écarter toute hypothèse d'accident.

Vers le soir, une servante découvrit Topsy déjà raide.

— Ah ! Madame, le voilà !

Madame Wertenschlag se précipita, saisit le chien dans ses bras, posa sur son noir museau un baiser fervent.

— Pauvre Topsy, gémit-elle, mes vœux sont exaucés, tu es au moins mort de ta belle mort !

Max PULMANN